

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alphonse SIDLER

La Fête-Dieu à Munich

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 196-200

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Fête-Dieu à Munich

De même que l'on cite, particulièrement en Suisse, les processions de la Fête-Dieu de Fribourg, de Lucerne et de Sion, de son côté celle de Munich passe pour être la plus belle de l'Allemagne et figure parmi les premières de la chrétienté.

Aussi pensons-nous intéresser les lecteurs des *Echos* en leur donnant une faible esquisse de cette grande solennité.

Le temps, qui depuis un mois entier nous gratifiait de continuelles ondées, de brusques raffales, de fréquentes colonnes de grêle, et même de froids manteaux de neige, et qui faisait ainsi le désespoir du campagnard et des promeneurs, était, pour la circonstance, revenu tout à coup à de meilleurs et très bons sentiments.

Aussi le ciel — d'un bleu intense qu'on ne lui connaissait plus depuis fort longtemps, et du haut duquel le soleil, tôt levé, dardait ses rayons éblouissants, — était-il le décor le plus beau, le plus remarqué et le plus apprécié de la fête. Il défrayait de tous côtés les conversations des milliers de curieux qui, dès six heures du matin, se pressaient le long du parcours de la procession.

Chacun courait en quête d'une place d'où il pût, à son aise, voir se dérouler cet immense et pieux cortège à travers les rues bordées d'une haie infranchissable de fantassins et de cavaliers dans leur brillant costume de parade.

C'est tout d'abord vers l'église de Notre-Dame que se jeta la grande masse des spectateurs ; et quiconque était cuirassé de patience, et doué de bonnes côtes et

de bons coudes, a pu peut-être assister au brillant préliminaire de la fête, qui se passait au seuil de la cathédrale.

A six heures et demie toutes les cloches se mirent en branle ; la compagnie d'honneur, qui encadrait la place, présenta les armes, et la musique joua l'hymne royal : le prince-régent de Bavière, Luitpold, arrivait avec sa suite, dans de luisants carrosses de gala.

L'archevêque D^f von Stein, revêtu de ses ornements pontificaux, vint le recevoir au grand portail pour le conduire sous le baldaquin princier qui lui était préparé du côté de l'évangile.

Et l'office solennel commença.

Quel tableau splendide alors à l'intérieur de cette gigantesque église (*) : Les riches ornements sacerdotaux, les uniformes des princes et des officiers, les armures des hallebardiers, et les tentures de velours écarlate resplendissaient sous les rayons du soleil se jouant à travers les antiques vitraux. La verdure reposante des jeunes bouleaux, dressés nombreux autour des sveltes piliers, la bigarrure chatoyante des toilettes dans la foule recueillie, la voix puissante de l'orgue et les accords mélodieux d'un chant mixte

(*) L'église de Notre-Dame (cathédrale et métropolitaine) est la plus grande des innombrables églises de Munich. Elle a 98 mètres de long, 37 de large et 56 de haut. Les vitraux, dont l'un surtout, est célèbre, mesurent 25 mètres de hauteur. — Elle a été construite par Jörg Ganghofer, de 1468 à 1488, dans le style de la dernière époque gothique. Toutefois les deux tours, qui s'élèvent jusqu'à la hauteur respectable de 97 mètres, n'ont pas été achevées. Elles devaient se terminer en pointes. Mais en 1514, l'engouement général pour la Renaissance fut cause qu'on les surmonta de deux dômes, que le peuple nomma tout d'abord « calottes welsches », et plus tard, et actuellement encore « Masskrüze, c'est à dire Pots à bière ». Les tours de Notre-Dame sont, avec le fameux « Kindl », les marques caractéristiques de la ville.

de première force, exécutant une des plus belles messes d'Al-Elinger, tout concourait à faire de cette cérémonie un spectacle imposant, plein d'éclat et plein d'émotion.

Mais la procession n'avait pas attendu la fin de l'office pontifical pour se mettre en marche. A sept heures déjà les premiers groupes partaient : corporations de métiers avec leurs bannières ou leurs étendards à trois hampes, écoles nombreuses, véritable fourmillière de garçonnets endimanchés et de fillettes en robe blanche, qui semaient l'asphalte propre des rues de fleurs et de verdure, gracieux tapis jeté par des mains innocentes sous les pas du Saint des Saints : puis communautés de religieux et de religieuses, porteurs de statues et d'autels, objets d'art d'une grande valeur, plusieurs groupes très originaux de prébendiers d'hôpitaux en costume de pèlerins, accompagnant ordinairement les croix des différentes paroisses ; plus loin, sociétés d'ouvriers catholiques, écoles supérieures et collèges, groupe ravissant de jeunes vierges, chœurs nombreux exécutant en marche des chants religieux à quatre voix, accompagnés d'un quatuor ou double-quatuor de cuivres ; enfin sociétés d'universitaires aux différentes couleurs.

Vers huit heures, l'archevêque entouré des notables ecclésiastiques de la ville, et portant le Très-Saint-Sacrement, vint se ranger dans la procession sous le magnifique dais qu'ornaient de grandes touffes de plumes d'autruche, et dignement portés par quatre chambellans. Immédiatement derrière lui marchait, un cierge à la main, le prince-régent, beau vieillard de quatre-vingt deux ans, dans son splendide uniforme de maréchal de camp en chef, suivi de ses fils,

petits-fils et arrière-petits-fils, ainsi que des autres princes de Bavière.

C'est naturellement vers le dais et la cour que se concentrait l'attention générale. Cette partie de la procession était en effet de toute beauté, relevée encore par le cadre brillant que lui formait un détachement de cuirassier, tous hommes d'une haute stature et d'une noble prestance, portant fièrement leur beau casque doré que surmonte un lion.

Puis venaient tous les hauts gradés de l'armée, les ministres et les magistrats, les autorités de la ville, le recteur de l'université, D^r Brentano, dans son costume de gala qui lui donnait l'aspect d'un cardinal, les doyens des facultés, les professeurs, les directeurs d'autres établissements d'instruction, et autres fonctionnaires.

Un détachement militaire à l'allure digne et ferme, clôturait la partie organisée de la procession et en séparait la foule des simples fidèles qui suivaient dévotement, le chapelet à la main.

Quatre autels, de distance en distance, avaient été dressés avec goût et avec profusion de plantes rares et d'ornements de luxe. Auprès de chaque autel se tenait un corps de musique de régiment, saluant de ses puissants et harmonieux accents, le Seigneur des armées dans sa marche triomphante à travers la ville. Le canon, dont la grande voix ne saurait manquer à pareille solennité, tonnait dans le lointain, quand l'archevêque, après la lecture de l'évangile, élevait l'ostensoir d'où Dieu bénissait ce peuple fidèle, cette foule pieusement agenouillée, cette ville parée pour son passage de frais bouleaux, de riches draperies, de plantes et de fleurs.

Il était près de dix heures et demie lorsque la procession fut de retour à Notre-Dame. Sa longueur a été cette année de trois kilomètres environ, et son seul défilé durait deux heures entières.

Cette magnifique manifestation religieuse laisse à ceux qui ont eu le bonheur d'y assister une impression aussi réjouissante que grandiose. La ferveur surtout avec laquelle différents groupes récitaient des litanies ou des rosaires, ou chantaient des cantiques, l'attitude digne et recueillie des assistants — si nous exceptons peut-être de grands collégiens — montraient combien vivace est encore dans le peuple bavarois l'amour de la religion catholique. Et ses sentiments religieux, pensons-nous, ne l'empêche nullement d'être heureux, à juger d'après la prospérité générale de ses affaires et d'après son caractère d'un jovial passé depuis longtemps en proverbe.

Mais la présence à cette cérémonie de S. M. le prince-régent de Bavière, de la cour et de l'armée, mérite d'être relevée tout particulièrement, à une époque où rares sont les chefs d'Etats qui osent descendre dans la rue et montrer qu'il n'y a rien de plus honorable que de savoir croire et prier. Les acclamations enthousiastes, qui ont accompagné le prince à son retour dans son palais, lui auront dit combien ce bel acte religieux le grandissait encore aux yeux de ses sujets, ne le rendant ainsi que plus cher et plus respecté.

Heureux le pays où la religion, protégée en haut lieu, peut se manifester librement, tandis que l'ennemi, faible et rageur, s'incline et se tait.

Munich, 1er juin 1902.

A. SIDLER.